

Sommaire

- La programmation
- « Dans mon peignoir j'attends la fin du monde » - texte d'introduction
- Cartographie de l'espace
- Cartels des oeuvres
- Présentation des artistes
- Présentation du mat3amclub

La programmation

Programmation

VERNISSAGE 28 NOVEMBRE

- Banquet
- DJ sets
 - Kenza
 - Delusion : Talal DJ freepalestine
 - Resfalord : FAR FROM BLEDI (ode à sa Tunisie natale)
- Médiation

WORKSHOPS POUR ENFANTS AUTOUR DES OEUVRES

MERCREDI 4 DECEMBRE 14h-16h

- « Boite à porter les souvenirs », à partir de l'oeuvre de Malek Abdel Majeed (artiste de l'exposition). Animé par Carmen Folleas

MERCREDI 11 DECEMBRE 14h-16h

- « Le bookclub des enfants», à partir de l'oeuvre de Cindy Bannani (artiste de l'exposition). Animé par Jade Saber et Léna Kemiche.

MERCREDI 18 DECEMBRE 14h-16h

- « Herbiere des souvenirs » : Comme dans l'oeuvre d'Aya, ramasse un à côté de chez toi ou dans un endroit que tu fréquentes souvent et qui compte pour toi ! A partir de cet objet, nous créerons une oeuvre pour qu'il vive toujours.

MERCREDI 8 JANVIER 14h-16h

- « Dessine moi un fantôme », à partir de l'oeuvre de Jasmine Sdighi. Animé par Léna Kemich
- + construit ta maison ?
- Workshop poésie Chahid El Batti

ÉVÉNEMENTS GRAND PUBLIC

MUSIQUE (titre à définir)

- 17h-18h : Création d'une playlist participative laissée à disposition des utilisateurs du lieu et des visiteurs de l'exposition à partir du vernissage. Une heure d'atelier et de discussion durant laquelle, autour d'un goûter et de quelque chose à boire, nous écoutons la playlist et les personnes qui le souhaitent peuvent nous expliquer ce que les musiques qu'ils et elles ont ajouté à la playlist signifient pour elles et eux. S'ils sont d'accord, leurs témoignages seront enregistrés et feront l'objet d'une restitution. Animé par Carmen et Léna (mat3amclub)
- 18h-18h30 : Performance musicale par l'artiste Tara Sammouri (artiste de l'exposition)

QUAND L'ART NOUS RASSEMBLE - journée de programmation pensée par les artistes et le mat3amclub a destination du grand public

- 16h-18h30 : cycle de performance
- Arpentage oeuvre Cindy
- Talk « Reprendre possession de nos récits, inventer nos propres modes de narration »
 - Tassadit Bissai Media revue B

EMMA BERGER-PIERRE (x2)

FILM « Le film comme archive contemporaine »

- 16h-18h30 : Après-midi projections, Invitation au collectif Kalam Aflam.
- (Workshop : « Dans quel film tu t'es reconnu? Les 100 films à voir »)

JOURNEE PRO

- « Comment créer des espaces solidaires et repenser les méthodes de l'art contemporain »
- Inviter un collectif d'artistes et un collectif curatorial à réfléchir aux méthodes de travail collectives, faire face aux difficultés ensemble? L'évènement prendra tout d'abord la forme d'une session de travail collective dans la matinée entre les collectifs, dans lesquels ils définiront 3 questions que soulève le travail collectif et 3 réponses à y apporter / méthodes à mettre en place. Ces réflexions feront l'objet d'une restitution ouverte au public dans l'aèrès midi et d'une mise en page pour sauvegarder ces moments de pensée.
 - Louise Thurin
 - Mathilde Badie
 - Aïda - Hlou project
 - Juliette Hage

FINISSAGE 10 JANVIER

- Henne
- Musique ?

Dans mon peignoir j'attends la fin du monde

Confortablement installés, enfoncés et enveloppés dans la ouate de notre peignoir, nous attendons. Autour de nous, le feu brûle, les débris de nos espoirs jonchent le sol. Dans ce monde-là, ne restent que fatigue immense, colère car trop peu de chance, archétype et invisibilisation. Dans l'indifférence des regards aveugles, notre peignoir devient refuge. Se réinventer devient une urgence. Urgence de retrouver l'accès à nos imaginaires, urgence de bâtir un nouvel espace dans lequel s'écrire.

Dans mon peignoir, j'attends la fin du monde est une proposition curatoriale réunissant onze artistes et un collectif. Le mat3amclub cherche à contrer les dynamiques en jeux au sein de l'art contemporain. Nous souhaitons proposer des méthodologies alternatives face à des cadres imposants, dont nous souhaitons nous extraire. Nous vous proposons de spéculer ensemble*, d'imaginer nos généalogies FUTURES*, de nous autodéfinir, d'inclure inconditionnellement et sans compromission.

L'espace d'exposition devient alors réceptacle de nos imaginaires et de nos histoires, à l'image d'une immense gessra*. Les œuvres des artistes s'assemblent, se défont, se conglutinent et se dénouent pour former un ensemble archipélique, activé par la scénographie. Chaque île de l'archipel est incarnée par un verbe, qui agit comme outil curatorial : invoquer, fusionner, adoucir, partager, se rassembler, se réapproprier, prodiguer, célébrer.

Il ne s'agit donc pas de faire pour mais avec. L'hospitalité ne se nomme plus mais s'intègre comme geste et savoir.

A travers des pratiques collaboratives, nous créons un espace en partage, agissant comme remède à la fois collectif et individuel, aux maux du monde ancien. Nous souhaitons faire de l'exposition un lieu familier et affectueux, incluant dans sa conception celles.ceux à qui elles s'adressent, afin d'y accueillir nos existences protéiformes. Les artistes nous sauvent, et nous montrent que sont cachés dans nos peignoirs des issues nouvelles, la fin d'un monde en effet, simplement pour en découvrir de nouveaux.

Cartographie de l'espace

oeuvres

des

cartels

Plan avec les légendes

fusionner

« *Ton corps a brûlé ses atomes*
Et a consumé ton esprit. »^[1]

Fusionner, combustionner, brûler, consumer, comburer. Certaines créations s’incarnent dans des transformations d’états, de passages entre les éléments. La matière devient impalpable, le geste insaisissable. Brûler vos peignoirs, faites comburer le monde et dans la poussière d’étoile - fusionnez. Vous changez d’état, atteignez des espaces immatériels, inaltérable vous permutez sans cesse. Iridescent, je t’ai vu l’autre jour dans le ciel, tu avais la forme d’un atome - tu t’es consumé.e - aujourd’hui tu es le soleil.

[1] « Le Livre de la Mort (1947-1948) », Etel Adnan, Je suis un volcan criblé de météores, Poésies 1947-1997, page 47, Poésie/Gallimard

Chahid El Batti

Le ciel me regarde, 59x84, 2024, matériaux divers

Installez-vous devant la toile et contemplez.
Prenez sincèrement le temps d’observer le ciel, ne vous souciez plus de rien.

Laissez vous absorber par les formes.

C'est l'expérience esthétique que vous propose l'artiste Chahid El Batti, de vous perdre tout comme lui dans les étoiles, de vous coupez du monde l'espace d'un instant afin d'entrer dans le corps de l'oeuvre, dans la vision singulière d'un ciel à la fois espace de liberté et d'enfermement qui chaque jours au dessus de vos têtes, vous regarde.

Les formes sont organiques et se mélangent, le ciel et la terre se confondent dans les aplats de couleurs. Les étoiles et le personnage qui les regardent ne forment plus qu’un dans une sorte d’abstraction d'un paysage à la fois contrasté dans ses matériaux et unie par les formes et la couleur. Cette œuvre est matérielle, elle demande une expérience sensible. Construite sur la base d'un contraste brutal entre la douceur du nacre, la souplesse du plexiglas et la froideur tranchante du métal qui constitue les étoiles, découpée de façon irrégulière.

Le ciel vous regarde. Toujours là, où que vous alliez. Il vous protège, vous menace, vous limite ou vous offre l'infini. Sa forme est mouvante, il n'est jamais fixe. Il incarne un horizon.

Don’t follow me because I’m lost too, xxx, 2024, métal, matériaux divers.

Un panneau de signalisation qui ne signale rien. Un panneau de direction qui indique nulle part. Ici il n'y a pas de chemin à prendre, pas de routes. Alors un peu comme Godot, on attend dans un espace qui semble sans issue, dans une quête éperdue de soi et des autres ou la seule chose de réel est le fait même de l'attente. Celle d'une réponse, du chemin à prendre ou d'autre chose peut-être. Cette installation retranscrit un sentiment de perte de l'artiste, qu’il arrive parfois de vivre, celui que vous avez quand casque sur les oreilles vous marchez dans la ville, désillusionner. Les dessins au pastel sont recréés à partir de photographies prises par Chahid lors d'un séjour au Maroc. A force de tourner en rond, certains corps disparaissent, les personnages centraux de nos vies se font et se défont et sur le chemin il arrive d'en croiser de nouveau, pour cela faudrait-il quitter l'arbre.

Phosphène, xxx, 2024, acier, ruban bleu, tirage argentique couleur

J'ai d'abord fermé les yeux...
Un long soupir survint
Mes yeux se mirent à cligner frénétiquement
Voilà
Les étoiles apparaissent enfin.

Comme un éclair, cet effet optique porte un nom : phosphène. Il caractérise cette apparition soudaine de lumière ou de tache de lumière dans votre champ visuel. Cette sculpture, se présentant sous la forme d'une boîte optique, propose de recréer cette expérience visuelle accidentelle.En fermant les yeux et en les ouvrant rapidement, les vases présentés comme des trophées dans le fond de la boîte deviennent des étoiles et viennent mettre en doute votre perception du réel.

Soraya Abdelhouaret

Raison puis saisons, sculpture, 40x40x50 cm, 2021, pierre savon, métal, glace chaude, eau, photographie, alcool à brûler.

Raison puis saisons est une sculpture faite à partir de stéatite, pierre minérale principalement composée de talc. La stéatite possède un toucher gras et soyeux, à la fois résistante et molle, cette pierre possède des caractéristiques singulières, notamment une capacité calorifique importante. Le corps de cette roche absorbe et restitue la chaleur avec une large amplitude lui permettant de vivre des transformations chimiques très variées. L'artiste joue des capacités multiples de la roche et enclenche des changements de températures de façon à révéler une photographie prise dans la glace et le verglas déposée au creux de la pierre, que le feu transforme et révèle. Une fois la glace fondue et l'eau évaporée, le.la spectateur.rice y découvre la photographie d'une forêt enneigée en référence à la forêt de cristal de J.G Ballard, dont s’inspire l'artiste. Cette pierre donne ainsi accès à une seconde dimension, passée son approche tactile, nous mettant en contact avec un monde immatériel et spirituel. Sa présence crée un environnement dans lequel le temps s'arrête, selon l'artiste “la glace chaude se consolide après le feu, et préserve avec elle, une partie de la photographie”. Ses vertus se dissipent dans la pièce, nos peurs et nos angoisses s’apaisent

« Mais ce qui m’a le plus surpris, (...) C’est combien j’étais prêt à la transformation de la forêt – les arbres cristallins pendus telles des icônes en ces cavernes illuminées, les gaines gemmées des feuilles, fondues dans un treillis de prismes, à travers lequel le soleil créait mille arcs-en-ciel, les oiseaux et les crocodiles figés, pareils à des bêtes héraldiques aux postures grotesques, sculptées dans le jade ou le quartz... Le plus remarquable, c’est la facilité avec laquelle j’ai accepté toutes ces merveilles comme faisant partie de l’ordre naturel des choses, du dessein interne de l’Univers. (...) j’en suis vite venu à comprendre que ses dangers étaient bien peu chers payer l’illumination qu’elle apportait à ma vie. En vérité, le reste du monde semblait par contraste fade et inerte, un pâle grise, une zone de pénombre semblable à quelque purgatoire quasi abandonné. Tout cela, mon cher (...), notamment l’absence de surprise en elle-même, confirme ma conviction que cette forêt illuminée reflète en quelque sorte une période antérieure de nos vies, peut-être le souvenir archaïque inné de quelque paradis ancestral où l’unité de temps et d’espace était la signature de chaque feuille ou fleur. Il est désormais évident pour chacun que, dans la forêt, vie et mort ont chacune un sens différent de celui qu’elles possèdent dans notre monde terne. (...) Notre unique réussite, en tant que seigneurs de la création, est peut-être d’avoir provoqué la séparation du temps et de l’espace. »

La Forêt de cristal, J.G.Balard, Pages 117-118

prodiguer

Doux comme la couverture polaire rose à fleur de mamie.
Doux comme la feuille du mloukhiyé.

Tendre comme la couleur du souvenir.
Tendre comme le bout de toi sur lequel repose ma tête lorsque je m'endors.

J’ai conservé toutes les traces de ton passage dans des photos, pour me réconforter lors de ton absence. Je me dis que chaque objet chuchote une histoire, elles me rassurent et me donnent à croire que les saisons ne s'enchaînent pas si vite. Lorsque tout aura brûlé, j’appelle à plus de tendresse, à prodiguer l’amour, à amasser les morceaux d'affection présents en toute chose. A manifester nos sentiments.

Myriam Boukrit

4 saisons, 2024, matériaux divers et audio

4 saisons est une installation présentant 4 groupes d'objets, associés respectivement aux histoires qui les racontent. Myriam Bourkrit, au fil des saisons, amassent des objets, et en reçoit en cadeau. Ils marquent tous un moment de sa vie, de son quotidien, racontant une anecdote et gardant la trace d'un souvenir ou d'une personne. Ces objets conservés dans des petites boîtes, elle-même trouvées ou récupérées, forment un journal vivant et matériel de la vie de Myriam et celles des personnes qui l'entourent. Elle en fait le récit à travers des vignettes audio dans lesquelles elle revient en détail sur l'histoire de chacun de ces petits objets. Chaque groupe d'objets est associé à un moment de l'année, les saisons sont marquées par leur présence ou leur absence, soulignant l'idée que certains moments de l'année sont aussi conçus pour accueillir le vide, le temps d'un instant, c'est l'absence des choses qui nous marque. L'absence de rythme et de programme millimétré dont l'été se défait afin de mieux s'ancrer dans la lenteur et les journées faites de rien, celles passés dans nos lits, volets fermés dans le noir avec le ventilateur ou à trainer en bas de chez soi avec ses ami.es dans l'espoir que quelque chose survienne, mais que rien n'arrive car c'est l'été et qu'il fait juste chaud !

" 2p8 j3 rEcup3rE dEs Tr€\$oR, p0èMeS, Tr0تv4!LLe, Kdo.
D4nS 7 cOur\$e h4ZarDé Ou La LigNe d'4rriVée & La m.✿rt...
C !m@ge, Obj€t, eN m0rcE4uX fr@cTuRé, 4bAnd0nNé, cAssÉ, jeTéE....
J€ v4iS L3s t!rÉ 2 l'OتBli3 pcK jL4i vOiS cOmmE d€S bOuT 2 v!€.
iL vOnt 2vEnir dEs BOuKrIt L0L, & !nTéGrÉ L4 grAnDe F@miLLe d3s !nDésiRabL€ oU LeبR dEst!N eT d'3viTé L'!nÉviTaBI3 L'OتBL!€. "

Translate :
"Depuis je récupère des trésors, poèmes, trouvailles, cadeaux.
Dans cette course hasardée où la ligne d'arrivée et la m.✿rt.
C'est images et objets, en morceaux, fracturés, abandonnés, cassés, jetés...
Je vais les sortir de l'oubli parce que je les vois comme des bouts de vie.
Ils vont devenir des Boukrit LoL, et intégrées la Grandes Famille des Indésirables ou leur destin est d'éviter l'inévitable l'oubli.

Smarties, 2024, emballage boites à smarties, stylo, fluo

Cette multitude de dessins fait au stylo, fluo et marqueurs sur des boîtes de smarties vides et dépliées sont des reproductions miniatures d’œuvres déjà existantes de l'artiste. Très colorés et disposés volontairement à hauteur de vision d’un enfant, cette pièce à la fois dans sa conception et son accrochage invite à un changement d’échelle et de perception dans notre appréhension des œuvres et de l'espace d'exposition. Myriam Boukrit nous invite à entrer dans la perception qu’elle se fait des choses qui constitue son univers et l'idée que « plus c’est petit plus c’est précieux » est fondamentale. Cette œuvre retranscrit particulièrement bien la notion de care qui infuse le travail de l'artiste, le soin et la tendresse qu’elle a envers tous ces petits objets et boîtes qu’elles ramassent et accueillent chez elle pour mieux les protéger, en prendre soin. Enfin, le.la spectateur.rice entre également dans son univers visuel en découvrant cette galerie de portrait dont l’iconographie repose sur ces personnages connus de la culture populaire et ayant marqué l’imaginaire collectif de la génération des années 2000. En les déplaçant de leurs contextes d'origine, elle propose une nouvelle perception de ces figures afin de mieux questionner leurs significations.

Malek Abdelmajeed

How many Wallahis does it take to convince my brother I didn't eat his leftovers?, 2023 Transfert sur plexiglass, autocollants, objets trouvés, pinces en métal. 10x15cm

La série *How many Wallahis does it take to convince my brother I didn't eat his leftovers?* présente quatre transferts plexiglass dans lesquels sont glissés des souvenirs. Étiquettes, autocollants, objets trouvés, Malek Abdel Majeed fixe la cartographie de ses trajectoires, entre l'Arabie saoudite, l'Egypte et la France. Une lutte contre l'oubli dans laquelle l'accumulation d'objets issus de l'ordinaire s'offre comme réponse. Ceux-ci l'accompagnent, le regardent grandir et le rassurent par moments. Ils sont des captures d'écrans d'images whatsapp envoyées par sa grand-mère, des étiquettes de t-shirt, des timbres, des photos de molokheya. Ils sont l'intime et le temps à la fois. L'usage de plexiglass permet de les retirer, de les replacer, de les interchanger. Rien n'est figé, le souvenir-antidote peut être sorti et modifié à tout moment.

Bon Appétit, 2022, tissu, table de dîner, projection

Bon Appétit est une installation qui dit les fractures. Celles-ci sont liées aux déménagements, aux abandons d'espaces, aux “*au-revoir*” qui laissent derrière eux un vide aussi muet que strident. Ces départs sont matérialisés par des meubles enveloppés de tissus blancs, devenant des écrans sur lesquels est projetée une archive vidéographique. Elle présente le frère de l'artiste enfant en train de chanter. Dans l'absence de cette pièce, le souvenir se poursuit. Il tourne en boucle, tapisse et comble l'espace, il se heurte à ces meubles qui sont ceux de milliers de familles, ces meubles voilés dont les coins et les reliefs dessinent les contours du manque. C'est dans cet espace que l'archive agit, elle panse et repense notre rapport au souvenir.

adoucir

Dans la mémoire de nos maisons, se faufilent les fruits de nos amours, de nos chagrins, de nos secrets, de nos souvenirs froissés qu'il faut déplier. Déplier pour panser, reconstruire, soulager, consoler, amortir, apaiser.

Votre mémoire est un puits sans fond, dans lequel s'agglutinent débris, fractions et morceaux de vie. Cette vie, elle est ici, la-bas, éloignée ou environnante, elle se diffracte, se combine, vous fuit et vous suit, afin de devenir un remède qui s'échoue en vous, et qui vous construit.

Yomna El Bayaly

Yomna El Beyaly, image extraite de 2.0 29,7, الغربية x 21 cm, 2024, impression en jet d'encre pigmentaire sur papier

Yomna El Beyaly, image extraite de 2.0 29,7, الغربية x 21 cm, 2024, impression en jet d'encre pigmentaire sur papier

Yomna El Beyaly, image extraite de 2.0 29,7, الغربية x 21cm, 2024, impression en jet d'encre pigmentaire sur papier

Yomna El Beyaly, sans titre, 30 x 45 cm, 2024, impression en jet d'encre pigmentaire sur plexiglass

Yomna El Beyaly, *al bati5a we reglek ya mama*, 29,7 x 21 cm, 2024, impression en jet d'encre pigmentaire sur papier

Yomna El Beyaly, sans titre, 30 x 45cm, 2024, impression en jet d'encre pigmentaire sur plexiglass

Yomna El Beyaly, image extraite de *Stomping Grounds*, 29,7 x 21cm, 2024, impression en jet d'encre pigmentaire sur papier

Yomna El Beyaly, image extraite de *Teta Sohair*, 29,7 x 21cm, 2024, impression en jet d'encre pigmentaire sur plexiglass

L'artiste travaille ici en multipliant les clichés, notamment ceux de sa famille, elle parle de son œuvre comme d'une « base de données d'images triées ou non ». Elle travaille à l'incarnation de l'expérience de la diaspora, évanescence et insaisissable par essence. Elle passe beaucoup de temps à photographier sa famille en Égypte et à archiver ses souvenirs et va parfois jusqu'à recréer de façon fictive des moments passés de sa vie. C'est le cadre d'une des séries ici présentées, où elle rejoue sur le mode de la narration son enfance dans le Val-d'Oise ré-imaginée, en présentant le quotidien de deux sœurs et d'une mère. Elles expriment ce sentiment de latence d'une enfance et adolescence passées dans les banlieues pavillonnaires française, témoignant d'une certaine forme d'urbanisme, de la vie en lotissement et des trajets obligatoires en voiture. Elle recrée l'univers visuel de toute une génération marquée par les virées shopping chez Claire's, scellant des amitiés à jamais invincibles et l'excitation des déjeuners à la Courtepaille ou le Buffalo Grill. La singularité de cette série ne repose pas tant dans l'histoire que les protagonistes racontent, que leurs attitudes, la recherche des caractères et du geste, à la manière d'une Alessandra Sanguinetti ou d'un Jeff Wall. Ces séries constituent une véritable recherche sur le corps, sur ce qu'il dit dans l'intimité, le désaccord fraternel, la sororité, la construction de soi dans un environnement social et un espace géographique donnée, dans l'entre-deux hybride de l'identité diasporique, au sein de la tendresse et de l'agitation d'un intérieur familial.

Aya Abu Hawash

Mémoire de néfliers série, 2024, nêfles et feuilles d'olivier, sable, acrylique et techniques mixtes sur toile.

Mémoire d'un néflier est le lien à la terre et au temps. Le néflier est un arbre qui constelle les rues de Haïfa, Sidon et Beirut, villes d'origine et de passage de l'artiste.

“Je crois que cet arbre a été le témoin d'un grand nombre de hauts et de bas émotionnels liés aux histoires de mon peuple et de ma famille. Personnellement, prendre soin de ces feuilles, c'est comme préserver mes souvenirs et les souvenirs et histoires de ma famille à Sidon et Haïfa.”

Préserver ses souvenirs dans un contexte où l'histoire est niée, c'est politique. Aya Abu Hawash amortie la douleur de l'exil, de l'Histoire, de l'absence-présence de ses pays en conjuguant une mémoire intime et collective. Les feuilles de néflier deviennent l'écrin de l'Histoire, la physionomie d'une terre, un pont qui la rattache à son peuple et aux vies qui l'ont précédée. Face à des itinéraires fracturés, éventrés, déchus, la nature se dresse comme une réponse : l'écume sanglante de l'exil se métamorphose alors en un acte résilient, intime, inconquérable.

partager

Nous portons sur nos épaules les présents de nos ancêtres. Le plus grand est le don. Cette ombre portée héritée de nos familles se contient dans un geste, un mot, une vie, un inframonde que nous recréons. Ils arborent ce qui a été et ce qui sera, en confirmant une seule certitude taillée au burin sur les parois du ciel : nous sommes bénis.

Tara Sammouri

Tableau de résilience, nous chantons Feyrouz - Images d'archive, matière sonore personnelle

Sons de deux dîners de famille à Paris, l'un à Noël et l'autre lors d'un anniversaire. Les couverts s'entrechoquent, on mange, on parle, on rit, on chante Feyrouz. Ses chants sont toujours présents, ils sont la bande sonore officielle du Moyen-Orient, et ce peu importe la situation politique et sociale. Elle est toujours là, à veiller sur nous, comme pour s'assurer que nous sommes toujours résilients.

Tara Sammouri enregistre ces souvenirs sonores. Au début de l'enregistrement, son père lui traduit les paroles, progressivement elle les chante, les connaît et les mémorise. On lui apprend, on lui transmet, on lui lègue un héritage. La musique devient un lien qui résonne comme un langage céleste, une attache unificatrice qui exalte le corps familial, la communauté et l'amour qui en émane.

“C’est une célébration de nous en tant que famille et en tant que culture”

Marhaba! Baddik ahwé? Performance et création d’espace/happening

« Je prépare ce qui va nous permettre d’être lié, je prépare le café. »

Installez-vous dans cette imbrication d'espaces. Vous êtes chez Tara Sammouri, retirez vos chaussures et prenez place, le rituel va commencer. Sentez-vous cette odeur familière qui vient vous effleurer les narines ? C'est le café ! C'est la mère de Tara qui lui a transmis ce savoir-faire, vous êtes dans une sphère familiale. On utilise un “ghalay” pour porter à ébullition le café moulu et on le sert à tous les invités dans des tasses appelées “fanajin”, en symbole d'accueil, de don de soi et d'hospitalité. Patientez, les bonnes choses prennent du temps. Faire le café n'est pas anodin, c'est un geste rituel permettant de se mêler aux autres, c'est un geste sacré. Tara est la médiatrice, la metteuse en scène de ce geste quotidien. Elle l'ancre dans le présent et le sacralise en vous l'offrant. Parlez et discutez dans la langue que vous voulez, ou ne parlez pas, ce moment est à vous. Votre café arrive, une fois dans vos mains, il devient un immense fleuve connectant les mondes de chacun et vous enlace pour vous permettre de vous rencontrer, dans un monde où l'art et la vie sont entremêlés.

se rassembler

Rejoindre ses amis pour de longues après-midis. S'asseoir à la grande table du salon chez ses grands-parents. Crier des slogans à l'unisson en expulsant sa colère. Pouvoir s'adosser et reposer, ne serait-ce qu'un instant, son corps lourd. Danser.

Les individualités se lient, les énergies s'agrègent et de nouvelles forces semblent s'établir ! D'un seul élan, les corps se mettent en mouvement et nous permettent de croire à nouveau que tout est possible. Il n'est jamais de mauvais moment ni de mauvaise raison pour se réunir. Dans l'adversité et dans la joie, le collectif s'impose. Le nous est la matrice de ce nouveau monde. Il sera fait de nous. De nos mots, de nos désirs, de nos visions, de nos passés. Et ensemble, nous créerons cet espace pour vivre et faire vivre nos histoires.

Cindy Bannani

15 octobre - 03 décembre 1983, Série 1983
2024, 84 X 200 cm, Installation collaborative, work in progress / Broderie, tissu de coton, fils de coton, perles, henné, livres, tampons

Asseyez-vous, brodez et lisez. A travers son oeuvre, Cindy Bannani nous invite à relire l'Histoire et nous engage dans la création de contre-archives. Au moyen de fils, de perles et de mots, elle retisse le récit de la Marche pour l'égalité et contre le racisme d'octobre 1983. Partis de Lyon, pour protester contre le racisme, les discriminations quotidiennes et revendiquer leurs droits, un groupe de 35 jeunes traverse toute la France. Ils parviennent finalement à rassembler plus de 100 000 personnes qui s'unissent à leurs revendications, marchant à leurs côtés.

Cette marche a été un moment fondateur dans l'Histoire de l'immigration française, mais est restée anecdotique aux yeux du récit national. Alors, Cindy Bannani se propose de la faire revivre et nous invite à prendre part à notre tour à l'écriture de cette lutte. Dans sa série 1983, l'artiste recrée des banderoles de la marche à partir d'images d'archive. A travers la broderie, la lecture de textes de sa bibliothèque qu'elle laisse à notre disposition et les discussions qui en ressortent, elle propose de nouvelles façons de construire les mémoires qui ne sont pas prises en charge par le récit officiel. Elle instaure de nouvelles méthodologies collaboratives, grâce auxquelles chacun.e peut participer à combler le trou béant laissé par l'Histoire. Elle défait toute linéarité et toute chronologie en nous incluant au mouvement, 40 ans après, à la résistance. Une résistance anti-coloniale toujours et perpétuellement en cours, comme le keffieh étendu au-dessus de nos têtes nous empêche de l'oublier.

8clos

Secret Story, 2024, installation, mixed media

Bien que anodine, la salle de bain est un espace prompt à accueillir de nombreux moments et discussions diverses et variées. Allant de la contre soirée sujette à moulte confidences, au théâtre d'une transformation en réel papillon de nuit et passant par un moment de retrouvailles intimes avec les siens, la salle de bain est pluriforme. Elle est tantôt présentée comme un lieu solitaire et méditatif, tantôt comme un lieu oppressant où nous ne pouvons pas échapper à notre reflet parfois déplaisant. Néanmoins aujourd'hui nous choisissons de l'exploiter comme un lieu de célébration de la sororité où éclats de rires et de larmes sont rois et reines. De plus, nous nous réapproprions cet espace, lieu où les normes de beauté font loi. Nous invitons, le spectateur.rice à entrer dans notre salle de bain recréée de toute pièce où brume Victoria Secret's et rasoir émoussés ne font qu'un.

invoquer

Comment retrouver un être manquant, une chose absente, un sentiment perdu ?

Il y a des mondes invisibles qui, étrangement, sont omniprésents et peuplent nos esprits. A la frontière des mondes, les artistes apaisent nos peines en nous donnant accès à cette autre réalité. Par la matérialité presque magique de leur geste artistique, ils créent un dialogue avec l'inconscient, le passé, le spirituel, ce qui a disparu, ce qu'on ne voit pas, ce qui n'a jamais pu exister et n'existe pas encore. Ils bavardent avec les fantômes et les réintègrent à notre monde. Grâce à eux, nous communiquons à notre tour avec le sensible.

Anissa Idrissi Boughanem

Piège à loup - 2024, Grès émaillé

“Les poitrines des hommes libres sont les tombeaux des secrets”
Le tabernacle des lumières, Al-Ghazaliq

Dans sa série La maison des cafards, Anissa Idrissi Boughanem se penche sur la place qu'occupent les secrets et les mensonges au sein de l'espace domestique. Elle se saisit de la figure du cafard, avec laquelle elle se lie d'amitié et qui devient le symbole de ces histoires tues et de ces vérités camouflées. Dans l'ombre, ils portent tous les non-dits et les silences, qui finissent par devenir paradoxalement omniprésents, tant ils sont pesants.

Le piège à loup est une pièce de La maison des cafards. Ici, l'artiste interroge plus spécifiquement la nature des mensonges et leur portée. Lorsque nos secrets nous protègent, le mensonge est-il malgré tout une faute ? En associant l'aspect menaçant du piège à loup au caractère divin de la case qui symbolise le ciel dans la marelle, l'artiste renverse les rapports établis entre bien et mal. Le sel dont est faite la marelle annonce une menace. Utilisé comme élément purificateur dans l'Islam, sa présence nous invite à être méfiant, à se demander où se situe le danger et quelle est la chose dont nous nous protégeons. Finalement, les cafards ne sont peut-être pas les nuisibles qu'ils semblent être à première vue. Et au contraire, la marelle n'est plus qu'un simple jeu d'enfant. Les choses se complexifient : il ne s'agit plus de sauter à pieds joints pour s'élever de la terre au ciel.

Nuria Mokhtar

Ana Lak Ala Tol, 2023-on going, papier thermique, alcool 70°

Mourir et renaître indéfiniment dans le cadre limité d'une vie, dans l'espace tout petit d'une feuille de papier, dans ce corps tout serré qui est le nôtre. Décider de mourir et de renaître à l'infini. Embrasser l'éphémère de chacune de ces vies en une. Protéger chacune de ces personnes avec lesquelles nous naissons et nous mourrons.

Le dessin porte en lui une matérialité forte. Il y a le geste de la main et sa fragilité qui perdure dans la trace. La trace est celle d'une quête que mène l'artiste. Il y est question de retrouver sa sœur, sa mère, sa grand-mère, ses tantes dont chacune prend alternativement le rôle de l'une et de l'autre. Dans la recherche d'une proximité avec les siennes, l'artiste esquisse par le geste du tracé la possibilité de (re)tisser un lien, d'établir une proximité avec une figure qui n'est pas explicitement identifiée, dans laquelle les liens familiaux se recomposent et où l'âge devient relatif. Tout comme ce papier, ces liens sont fragiles. Il accueille avec douceur la vulnérabilité de ces corps que l'artiste protège. Ces traces qui forment les dessins symbolisent le tâtonnement, la recherche de cette figure rassurante et c'est en soi - se rassurer sans doute que de répéter le geste compulsivement, jusqu'à ce que la figure apparaisse. Chacun de ces portraits sont singuliers, ils esquissent alternativement des visages, mais aucun d'eux n'est la figure autour de laquelle la quête cesserait. C'est sans doute davantage l'ensemble des dessins qui esquisse ce qui pourrait s'apparenter à une réponse. Partant d'un procédé minimaliste, Nuria Mokhtar interroge une rencontre entre les corps biologiques et sociaux, dans une volonté de comprendre les façons par lesquelles ils s'affectent mutuellement. Pour mener sa quête, l'artiste se munit des moyens qui l'entourent, elle trace frénétiquement les traits de différents visages dans l'espoir de trouver celle qu'elle cherche. Elle recompose à l'infini avec les moyens qui l'entourent : son ordinateur, ses mails, des textos, un papier, du crayon. Guidée par la volonté de capturer le plus justement possible le vécu contemporain de la communauté sororale dans laquelle elle évolue.

Jasmine Sdighi

Several Lands - 2023, 104cm x 75 cm, gravure

Several Lands nous offre un face-à-face avec les mondes immatériels et instables que crée Jasmine Sdighi. Le mobile de bois nous encourage à tourner autour de ces grandes plaques de plexiglas gravées, peuplées de fantômes et de maisons. Mais ces scènes d'intérieur ont un aspect étrange, elles ne ressemblent en rien à ce que l'on connaît. Ici, l'espace domestique a échappé à la gravité, il est en suspension et flotte dans l'espace d'exposition. Les murs et les toits ne délimitent plus rien, on observe à la fois l'intérieur et l'extérieur - si bien que, rapidement, on ne sait plus tout à fait où l'on se situe. Nos repères se brouillent, notre vue se trouble et les personnages se dédoublent. Rien n'est figé. Les gravures se métamorphosent à leur tour pour devenir un espace en trois dimensions dans lequel nous sommes invités à pénétrer. La transparence des plaques nous permet de franchir ce seuil et d'avoir accès à ce monde immatériel. Nous croisons sur notre chemin les personnages de la composition, nés à la frontière entre l'entourage de l'artiste et son imaginaire. Derrière les fines lignes de leurs corps, les taches noires laissent transparaître leurs ombres, d'autres visages effacés. Par la gravure, Jasmine Sdighi inscrit durablement la mémoire de ces personnages fantomatiques. L'intangible et le fictif trouvent une existence dans le réel et les fantômes deviennent nos semblables.

se réapproprier

Dans l'entre deux de la diaspora, l'ancrage est incertain. Nous naviguons, pris entre les espaces, les temporalités et les récits. Les allers-retours se démultiplient. Notre vision se trouble. Les choses auxquelles nous sommes intimement liées s'éloignent à l'horizon.

Impuissant.es face à cette inconfortable présence/absence, nous décidons d'être insolents. Nous tendons nos bras de part et d'autre. Nous reprenons ainsi possession de ce dont on nous a coupé et qui fait partie de nous.

Redevenir actant.es. Inventer autre chose et imposer de nouveaux regards.

Feryel Kaabeche

DZ Fever - 2023, fanzine/micro-édition, texte et images auto-produites 30 pages, A5

DZ Fever est une pièce emblématique de l'œuvre de Feryel Kaabeche, dans laquelle elle analyse à la fois les réalités et les représentations de son pays d'origine.

L'artiste réalise un journal de bord au cours d'un voyage chez sa famille, en Algérie. Elle y donne à voir les intérieurs surchargés, les boutiques de rue, les paysages méditerranéens, les souvenirs glorifiés de l'Indépendance, la nourriture en abondance sur les tables, le tape-à-l'oeil des tenues traditionnelles, le raï. Par cet assemblage d'images et de textes, Feryel nous livre ses ressentis au contact de la culture de ses parents - culture qui est aussi la sienne, mais qu'elle observe d'un regard extérieur, elle qui est née en France.

Feryel crée ainsi un panel d'images, qui constituent une vision esthétisée à outrance de l'Algérie. Développée dans le contexte du « retour au pays », cette *DZ Fever* est sa façon de se réapproprier sa culture.

présentation des artistes

Chahid El Batti

@Okupeagr1nd924

Chahid El Batti est étudiant aux Beaux-Arts de Paris. Il travaille principalement l'impression et expérimente différents médiums afin d'en dériver les techniques respectives, pour mieux inventer son propre cadre de création. Pour cela, il s'essaye à différentes textures, gammes chromatiques, mélanges photosensibles, dans une quête permanente de sa palette, mais aussi parfois d'un accident, d'une surprise capable de renouveler son approche. Il manipule les images, les accumule, les archives et les restitue de façon disparate dans l'ensemble de sa production à travers des collages ou encore des séries de boîtes. Son ancienne formation en science nourrit son travail plastique sur des questions techniques et s'exprime désormais dans une attention particulière à une écologie décoloniale. Le travail de Chahid El Batti aborde les notions de fuite, d'âme, d'espace et d'être, dans leurs dimensions métaphysiques. De ces rencontres naît une œuvre sensible, incarnant un seuil. Seuil dans lequel les paradoxes ne se résolvent pas, mais existent sans s'excuser.

Chahid El Batti est né en 2000, il vit à Courbevoie et travaille à Paris. Il a récemment exposé dans différents group show, tels que: "Carte Blanche", Institut Géographique National (2023), "Premier encre", La Fab (2023). Il signe son premier solo show avec "Faire/Niyya/Fer" au mat3amclub.

Soraya Abdelhouaret

@endorphxne

Soraya Abdelhouaret, artiste plasticienne et DJ, se distingue par une pratique éclectique mêlant forge, dessin, taille de pierre, gravure et musique. Diplômée des Beaux-Arts du Nord (59), des Beaux-Arts de Paris (75) et de la Filière des métiers d'exposition, elle s'intéresse tout particulièrement à l'alchimie à travers des expériences à faible coût. Son travail s'ancre dans une réexion profonde sur les diérentes physiologies de la matière. Soraya expérimente avec des procédés chimiques impliquant des éléments naturels tels que les algues et les piments, ainsi que des minéraux comme l'albâtre, ou encore des alliages tels que l'acier. Son atelier, ancien cabinet médical, est à la fois un laboratoire scientifique et un espace sensible où elle tente de créer un paysage nostalgique rempli de magie. Ses œuvres s'incarnent toujours avec tendresse dans des réalités multiples et évanescentes que l'on peut toucher, sans jamais tout à fait saisir.

Née en 1998, Soraya Abdelhouaret vit et travaille entre Paris et Lille. Elle a récemment exposé dans des lieux de renom tels que le Théâtre des Expositions à Paris (2021), le 3537 à Paris (2022), La Volonté 93 à Saint-Ouen (2022), La Tour Orion à Montreuil (2023), l'ENSBA à Paris (2023), à la Galerie Immix à Paris (2023), au Moulin des arts à St-Rémy (2023), à Hongik à Séoul (2024), au Systeme D de Malako (2024), à la Brasserie Atlas à Bruxelles (2024). Elle a également performé pour *Censored Magazine* à After Hours à Paris et à Gasthof à Francfort en 2022 puis pour Eulji Yaksuteo à Séoul en 2024.

Myriam Boukrit

@fi3redetrep0vre

Myriam Boukrit est une artiste plasticienne étudiante aux Beaux-Arts de Paris au sein de l'atelier Michel Blazy. Elle travaille principalement à partir d'objets et de matériaux récupérés. Chaque objet est porteur d'une histoire et constitue en soi un moment de rencontre. En rupture totale avec l'idée selon laquelle certains matériaux nobles seraient dignes de prétendre à un statut d'œuvre d'art et d'autres non, Myriam Boukrit élève au rang d'œuvre aussi bien l'emballage du chewing-gum qui traîne dans la poche de votre jean que le ticket de caisse du café que vous avez pris avec une copine. Car chaque moment compte, que toutes les choses matérielles ou non ont de la valeur, de par leurs existences même et méritent donc d'être mises à l'honneur dans des créations artistiques. Myriam Boukrit archive les objets de nos quotidiens mis à la marge, elle les recycle et leur donne une nouvelle vie, archéologue d'un présent dans lequel tout se consume trop vite.

Myriam Boukrit est née en 2000, elle vit aux Ullis et travaille à Paris. Elle a récemment exposé aux Beaux-Arts de Paris (2021), notamment dans l'exposition collective « Tayou d'Avril » et « Big Combo », au Bois de Vincennes (2021), à Pantin « Vite Tente » avec D.Fusion (2021), aux Beaux-Arts de Paris « Sous l'effet des Phares » (2022), à Paris « Gworl do it better » et « Chambre 30 » à l'Hôtel La Louisiane (2022), ainsi qu'aux Beaux-Arts de Paris en 2023 et 2024 à l'occasion de DNA.

Nuria Mokhtar

@numokh

Artiste plasticienne, chercheuse et écrivaine, Nuria Mokhtar suit actuellement une formation au MO.CO ESBA à Montpellier. Elle s'intéresse à la collision entre des phénomènes sociaux de différentes échelles, appréciant ainsi confronter la façon dont l'histoire, les systèmes politiques et économiques notamment impérialistes affectent les individus et réciproquement comment les individus affectent ces structures. Son travail vise à investir les recoins visible et invisible de l'histoire, plus particulièrement de sa narration. Son approche de l'écriture et du dessin l'a mené à construire un recueil poétique épistolaire : *Tuways* (2023-2024), visant à réinvestir la pratique de l'archive. Elle s'est consacrée à l'étude de figures pré-médiévales oubliées. L'hybridité du format à la fois plastique et littéraire lui a permis de faire ré-émerger des figures historiques qui tendent à disparaître, dans un lien intime semblable à sa relation au présent et aux autres. Elle a su créer un contact avec des figures insaisissables, voire fantomatiques tout en renouvelant les pratiques du genre épistolaire et de la pratique de l'archive non-officielle.

Nuria Mokhtar est née au Caire en 2002, elle vit et travaille à Montpellier. Elle a récemment exposé à la Galerie Mécènes du Sud, « Ghost in the Machine » (2022) et participé à la programmation de l'exposition « autohistorias », Beaux-Arts de Paris (2024). Elle a notamment collaboré avec plusieurs artistes, tels que : Sophia AL-Maria, Abdelkader Benchamma, Aïcha Snoussi ou encore Lydia Ourahmane.

Yomna El Beyaly

@whoisyomna

Yomna El Beyaly est une artiste franco-égyptienne, diplômée de la formation Mode Image de l'École Duperré. Elle pratique la photographie et s'intéresse principalement au genre de la photographie vernaculaire. Son œuvre est une base de données d'images triées ou non à partir desquelles elle recompose des archives du quotidien familial, parfois de manière fictive. A la lisière entre documentaire et fiction, Yomna El Beyaly propose de se positionner différemment face au médium photographique en érigeant les images du quotidien au rang de création artistique. Dans le même temps, son travail interroge le rapport que nous avons à l'archivage et plus généralement à l'archive dans l'écriture de l'Histoire, soulignant par la pratique de la photographie vernaculaire qu'il existe des histoires multiples, fragmentées, lacunaires. Yomna El Beyaly questionne cette capacité spontanée à produire des images et les choix réalisés qui permettent de les placer dans un contexte éditorial, participant ainsi à construire des traces visuelles, in fine des archives.

Elle est née à Ermont en 2003, elle vit et travaille actuellement à Paris. Elle a eu l'opportunité de présenter son travail dans l'espace du Studio 34 et a récemment exposé son diplôme dans le cadre de la Paris Design Week (2024) à l'école Duperré. Elle a également participé au lancement du fanzine Take Care x Duperré à la librairie Cahier Central.

Collectif 8clos

@collectif_8clos

Nous sommes un collectif entièrement féminin, fondé juste après le confinement de 2021. Ce contexte a suscité un besoin de renouveau artistique et social, donnant ainsi vie au collectif 8 Clos. Nous établissons des liens entre différentes pratiques artistiques telles que la photographie, la vidéo, l'installation, la céramique, le dessin et l'édition. Nous adoptons une approche pluridisciplinaire et ouverte, intégrant à la fois des travaux individuels et collectifs.

Notre démarche collective repose sur notre complicité, débutant par des discussions entre amies, des échanges de blagues, mais aussi en abordant des enjeux plus personnels qui se révèlent souvent universels. Entre tasse de café, anecdotes de nos dernières déceptions amoureuses et envies de renverser l'ordre établi, nous avons déjà eu l'occasion de réaliser trois expositions collectives et souhaitons continuer à créer, travailler et produire ensemble sous différentes formes.

Nos esthétiques sont variées et reflètent la diversité de nos expressions artistiques. Nous aspirons à nous inscrire dans une pensée engagée qui résonne avec les problématiques de notre génération, qu'elles soient générales ou personnelles. Notre objectif est de créer une véritable synergie créative, d'aborder les enjeux actuels, qu'ils soient intimes ou collectifs, et de privilégier le réel dans un monde de plus en plus dématérialisé. Nous souhaitons co-crée ensemble dans de nouveaux espaces.

Aya Abu Hawash

@ayaabuhawashart

Aya Abu Hawash est une artiste pluridisciplinaire palestino-libanaise. Diplômée des Beaux-Arts de l'Université libanaise en 2016, elle poursuit sa formation aux Beaux-Arts de Paris en 2023-2024. Son travail opère dans l'intime, le social et la mémoire. Il se déploie à l'intersection de l'archive, de l'histoire censurée et marginalisée, du politique et de la vulnérabilité. C'est au travers d'une pratique pluridisciplinaire qu'Aya Abu Hawash exprime ses (auto)réflexions, en explorant ses identités multiples, allant de la notion de féminité à l'exil.

Née en 1993, Aya Abu Hawash a participé à plusieurs expositions telles que : “Double V Project” (Golden Spiral Festival, lebanese university 2015), Beirut Art Week exhibition (Beirut 2019), Beirut, march-june 2022), , “Huanna” (2022), “The lost paintings of Maroun Tomb” curated by Joelle Tomb (2022-2023), “Encounters 2023”, “Not today” (beirut, may 2023), “AWSAT” Elivating arab women voices by new art center cerate and connect in Boston, “Point of view” (Beirut, 2023).

Malek Abdel Majeed

@malekabdm

Malek Abdel Majeed est né en Egypte et a grandi en Arabie Saoudite avant d'intégrer les Beaux-Arts De Paris en 2023. Sa pratique artistique s'articule autour de la notion de mémoire, de collecte, de collage, intégrant des références à la fois personnelles et issues de la pop culture, qui a forgé son monde et son imaginaire. De la chanteuse Sabah aux vidéos de son enfance en passant par Britney Spears, son œuvre s'offre comme un conglomerat de fractions de vie, un récit personnel et alternatif.

Né en 2005, Malek Abdel Majeed a intégré les Beaux-Arts de Paris en 2023 et a participé à plusieurs expositions tels que : « Me if you even care » exposition de l'atelier Mimosa Echard aux Beaux-arts De Paris (Janvier 2024), « Autohistorias » Exposition au Palais des Beaux-arts, organisé par la filière arts et métiers de l'exposition (Juin 2024) curation: Skye Thomas, Tadeo Kohan et Louise de Lamballerie et « Cairoprints » à Cairopolitan, Le Caire (octobre 2024), et « Marcher à l'étoile » du collectif Acht de la Hongik university à Seoul, Corée du sud

Tara Sammouri

@tarasammouri

A la suite d'une formation en droit, Tara Sammouri intègre l'atelier Cogitore Beaux-Arts de Paris en 2023. Elle développe une pratique artistique multidisciplinaire principalement axée sur la notion d'échanges, de partage, de lien humain. Originaire du Liban, elle travaille interroge les façons dont les liens avec sa terre d'origine se créent, se transmettent et se métamorphosent de génération en génération. Le rapport à l'espace et la nature occupent une place prépondérante au sein de sa pratique, se dressant comme des lieux au sein desquels l'unité règne. Tara Sammouri explore également ses liens personnels avec le Liban en confrontant des images, des rituels et des réalités afin de faire émerger une œuvre intime et collective.

Tara Sammouri est née en 2001, elle travaille à Paris. Elle a présenté son travail lors de plusieurs expositions et projections : exposition collective avec le collectif Mort aux Rats, arches citoyennes (2024), Projection de films - Journée international du film sur l'art, Auditorium du Louvre. 2024, We can't go home again, Palais de Tokyo, projection des films des étudiant.e.s de l'atelier Clément cogitore, 2024 et Je ne suis pas toujours là où je crois être, création sonore collective, Partenariat Beaux arts de Paris - Musée du Louvre.

Jasmine Sdigui

@jasminesdigui

Artiste franco-marocaine, Jasmine Sdigui est actuellement en troisième année aux Beaux-Arts de Paris, dans l'atelier de Michel Blazy. Son travail s'articule autour de la mise en espace, espace à partir duquel elle repense les modes de narration et de représentation.

Elle s'empare du cadre du théâtre et de la mise en scène pour déplacer les frontières entre les univers. Ses installations brisent le quatrième mur et invitent la fiction au cœur du réel. Elles deviennent des portails entre le visible et l'invisible, dont les fantômes qui peuplent ses dessins, ses gravures et ses installations sont les passeurs. Ces êtres désincarnés, faits de cartons et de rebuts et défaits de leurs couleurs s'infiltrant dans notre réalité tout autant qu'ils nous plongent dans la leur.

Dans cet entre-monde qu'elle crée, l'artiste se passe de la gravité et dépasse les distances, renverse les échelles et se joue des apparences, mêlant le vrai au faux. Par ce qu'elle nomme elle-même comme un véritable « désaprentissage de l'espace », elle impose un nouveau regard sur le monde qui nous entoure. L'imagination, la fiction et l'invisible deviennent des outils d'émancipation, les contours d'un nouvel espace des possibles.

Jasmine Sdigui a grandi à Casablanca, elle vit et travaille désormais à Paris. Dernièrement elle a exposé au Château de Vincennes, au sein de l'exposition «Donjon, sentinelle etc», au Centre Pompidou, «Cloarkroom», au Jeu de Paume à l'exposition Contre-Espace

Cindy Bannani

@cindybannani

Cindy Bannani est diplômée de l'École supérieure des Beaux Arts de Grenoble en 2018 et de la Haute École d'Art de Berne en 2020. De la vidéo à la broderie, la recherche reste son médium premier, un geste fondateur de sa pratique. Depuis l'espace intime, elle s'attache à réactiver des récits passés sous silence ou contraints par le passé colonial. La transmission devient alors le leitmotiv de l'ensemble de son travail. Redonner voix, redonner corps et replacer au centre, dans un devoir de mémoire. Mais bien au-delà de transmettre, elle va jusqu'à interroger cette transmission : par quels modes de représentation les narrations nous parviennent-elles ? Alors, à travers son oeuvre, elle repense l'écriture de l'histoire, l'usage de la langue et la construction des images. Par des moyens détournés, elle nous propose de nouveaux modèles d'identification. La fiction et la poésie engagent de nouvelles histoires, de nouvelles façons de se raconter, de nouveaux possibles. Ses oeuvres deviennent alors des espaces collectifs et hospitaliers, dans lesquels chacun.e est invité à reprendre possession de ses propres récits. La recherche est ainsi, pour Cindy Bannani, un outil plastique au service des communs.

Cindy Bannani est née à Montreuil, en 1992. Elle travaille actuellement au sein de l'atelier OE, à Montreuil. Son travail a reçu la Bourse des arts plastiques de la ville de Grenoble en 2019 pour son travail de recherche sur les origines et les glissements sémantiques du mot beurette de sa création en 1983 jusqu'à aujourd'hui. Résidente au Magasin CNAC de novembre 2022 à mars 2023, elle présente sa première exposition personnelle institutionnelle « Les 35 et les 99 965 autres » sous le commissariat de Céline Kopp qui présente les résultats de ces recherches liées à la marche pour l'égalité et contre le racisme de 1983. Elle a récemment participé aux expositions Construire un feu, No Étoile, Montreuil, commissaire Juliette Hage (2024), A LIBERATED SPACE, Kunstraum beim Bahnhof Bümpliz Nord, Berne, commissaires Maria Iorio et Raphaël Cuomo (2024). Prochainement, elle fera partie de la 68ème édition du Salon de Montrouge.

Feryel Kaabeche

@fee.reel

Feryel est une artiste qui déjoue les apparences. Derrière une esthétique marquée, saturée de couleurs et de motifs, ses œuvres acquièrent subtilement une portée politique.

Etudiante aux Beaux-Arts de Paris, elle travaille l'édition et la risographie au sein de l'atelier Sirjacq. A partir de ces médiums, elle étend sa pratique : de la vidéo à la peinture jusqu'à la modélisation 3D. L'humour lui sert également d'outil artistique à part entière. A travers le rire, elle produit un art qui rassemble, qui inclut. Mais cet humour se décline et devient un geste dénonciateur : à travers le sarcasme et l'ironie, elle instaure au sein de ses oeuvres un véritable point de vue critique. Ce décalage lui permet de questionner aussi bien l'appropriation culturelle que les codes du monde de l'art. Alors, elle réutilise, reprend et détourne les images. De cette réappropriation, de nouvelles représentations émergent. Ainsi, elle construit un univers drôle, rose, né à la fois de la culture internet et de sa culture algérienne, orné de strass et de paillettes, qui se revendique laid et surchargé. A travers ses œuvres, Feryel Kaabeche crée un espace commun de références, de représentations et de revendications.

Feryel Kaabeche est née en 2002, vit à Argenteuil et travaille à Paris. Elle a participé à plusieurs expositions, à la fois en tant qu'artiste et en tant que commissaire, parmi lesquelles «Tout est là, mais où sommes-nous? » à la galerie municipale Jean Collet à Vitry-sur-Seine (2022), « Digital Library » à la Maison populaire de Montreuil (2023). Elle réalise avec le mat3amclub son premier solo show, « La go s'invente une vie » (2024). La même année, dans le cadre de son diplôme de troisième année aux Beaux-Arts de Paris, elle présente « Chronically online : une documentation du grand remplacement ».

Anissa Idrissi Boughanem

@anissa.piranha

Anissa Idrissi Boughanem est une artiste étudiant aux Beaux-Arts de Paris. Elle développe sa pratique au sein de l'atelier de Stephane Calais. Dans le cadre d'un échange de six mois, elle travaille actuellement la céramique sous la supervision de Mikami Ryo à l'Université des Arts de Tokyo. Son travail interroge la nature des secrets et des mensonges. Pour son diplôme de troisième année, elle a imaginé une série d'oeuvres intitulée La Maison des cafards, dans laquelle elle s'attache à explorer la question du secret domestique. Les cafards se manifestent comme les gardiens silencieux des histoires non partagées au sein de nos foyers, situés à la frontière entre le visible et l'invisible, entre le dit et le non-dit. Ils deviennent la personnification du secret chez soi. Ainsi, dans l'ensemble de son oeuvre, Anissa Boughanem porte son intérêt sur des espaces non pas vides ou silencieux, mais, au contraire, saturés d'émotions non exprimées. Des lieux où les secrets prennent forme, où les mensonges s'installent et où le silence résonne d'une présence bruyante.

Anissa Boughanem est née en 1999 à Montreuil et travaille actuellement à Paris. En 2020, elle réalise son premier solo show, "Porte Blindée", au centre Tignous d'art contemporain. Par la suite, elle prend part à différents projets. Elle réalise notamment des fresques murales, pour Lafayette Anticipation ou encore La Flèche d'Or. Elle expose son travail au sein de plusieurs expositions collectives telles que "Kidz" au 35-37, "La saison des fauvettes" à la Cité des Fauvettes, "Les enfants tristes" et "Serpent dans le cou" aux Beaux-Arts de Paris (2022), ainsi que "Guérilla Project" au Goethe Institut (2022) et "Mauvaises herbes" à l'espace Maurice Utrillo (2023). Elle a récemment obtenu son diplôme de troisième année avec mention remarquable grâce à son exposition La Maison des cafards.

présentation
du
mat3amclub

À propos de nous

Le mat3amclub est un collectif curatorial de 4 chercheuses et travailleuses du monde de l'art contemporain travaillant avec des artistes issus.es des diasporas du Maghreb et du Machrek. Le collectif cultive une approche plus générale de la scène artistique contemporaine méditerranéenne, dans les recherches respectives de ses membres. Il travaille à l'ouverture d'un espace de représentation et de création plus juste, pour les jeunes artistes originaires du MENA en France, à nos sens encore trop peu exposé.es. Il a pour volonté de participer à l'écriture de nouveaux récits collaboratifs des diasporas du Maghreb et du Machrek à travers le monde, en se connectant à d'autres collectifs et initiatives artistiques qui nourrissent ces perspectives.

La plateforme conçue par le mat3amclub est un espace curatorial, d'écriture et de réflexion, mais surtout d'amour et de partage. Nous y questionnons les façons à travers lesquelles nous pouvons élaborer un discours critique sur les créations contemporaines diasporiques, travailler avec ces artistes sans reproduire des modèles de domination déjà en place, ni entretenir la précarité structurelle du milieu de l'art. Nous y créons de nouveaux outils critiques et poétiques capables d'inventer de nouvelles modalités du savoir, de pratiquer l'archive et l'écriture d'une histoire de l'art postcoloniale. Cet espace de visibilité se veut être le lieu accueillant les images et réflexions que nous souhaitons valoriser, en embrassant de nouveaux espaces, de nouveaux lieux, de nouvelles temporalités et de nouvelles pratiques, à savoir : celles de l'archive non-officielle, de la nourriture, de la fiction et de la science-fiction comme espace politique alternatif, de la pédagogie radicale et des *cultural studies*.

Vous y retrouverez des échanges sur différentes pratiques artistiques allant des arts plastiques, de la photographie, au cinéma, en passant par la mode et le théâtre, tout en centrant son regard sur la création contemporaine. Nous tentons de déconstruire ensemble ce qu'il reste à déconstruire et de nous (re)construire ensemble afin d'êtreindre nos utopies, nos mondes, nos identité.es, nos origines, nos envies, nos incertitudes, nos arts, nos histoires, nos références, nos langues, dans une posture critique située et engagée.

L'expérience du *faire collectif* au sein du mat3amclub prend donc l'allure d'un grand festin, comme ceux que nous avons connus durant l'enfance. Il y aura toujours un couvert en plus à notre table. Le mat3amclub est un long banquet fait de joie, de craintes, de débats, de partage et d'échanges.

A travers un regard bienveillant et intersectionnel, nous accueillons des propositions artistiques protéiformes, nébuleuses et hybrides, celles de nos ami.es, de nos grand.es timides, de nos extraverti.es, de nos (pas) star, de notre ligne L, de nos banlieues, d'un Paris de "l'entre-deux" diasporique.

A notre table, nous vous accueillerons toujours.

Le mat3amclub existe depuis longtemps, caché quelque part entre les dîners de nos mères, l'hospitalité dans laquelle nous avons grandi et notre amour pour l'art, l'artisanat et la création. Le mat3amclub est tout simplement une table, autour de laquelle se rencontrent des individus artistiques dialoguant ensemble, autour de leurs nuances.

Les curatrices

Jade Saber

Jade Saber est commissaire d'exposition et historienne de l'art. Elle a suivi une première formation en classe préparatoire littéraire, puis une double formation à Sciences Po Paris ainsi qu'à l'École du Louvre en Histoire et Histoire de l'art, puis à l'Université d'Edimbourg. Elle s'intéresse particulièrement à la scène artistique contemporaine du MENA, aux pratiques de la conférence-performée et plus largement de l'oralité et du film. Elle s'inscrit dans une pratique d'une histoire de l'art social, politique et intersectionnelle. Dans le cadre de ses précédents travaux, elle a notamment produit une recherche sur le travail des artistes Rayane Mcirdi, Valentin Noujaïm et Sara Sadik, dans laquelle elle étudie l'utilisation de la fiction et de l'archive non-officielle dans l'écriture et la création de savoir sur les pratiques artistiques contemporaines diasporiques en France. Elle a été lauréate d'une bourse de recherche de la Fondation Malatier Jacquet (2023) et a travaillé en tant qu'assistante curatrice au Mudam (Luxembourg) et à la Villa Médicis (Rome). En 2024, elle crée la plateforme critique et curatoriale – mat3amclub – visant à archiver les productions de jeunes artistes issu(e)s des diasporas du Maghreb et du Machrek.

Carmen Folleas

Franco-palestinienne et étudiante en Histoire de l'Art, Carmen Folleas mène des recherches sur la scène contemporaine palestinienne. Après une licence spécialisée dans l'Art du XXe siècle à l'Ecole du Louvre, elle poursuit un master de muséologie au sein du même établissement. Elle travaille également dans la rédaction et l'édition au sein de plusieurs ONG et associations visant à la promotion de la culture et de l'artisanat palestinien et plus largement du MENA, en l'inscrivant dans une démarche engagée, accessible et unificatrice.

Léna Kemiche

Léna Kemiche est commissaire d'exposition et historienne de l'art. A travers ses différents projets, elle cherche à mettre en avant les rapports entre enjeux esthétiques et politiques dans les pratiques contemporaines. Débutant son parcours par une classe préparatoire littéraire, elle se spécialise ensuite en Histoire de l'art contemporain à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne puis à l'Ecole du Louvre. Au cours de son master de recherche, elle étudie la scène contemporaine des diasporas du Maghreb et du Machrek. Elle s'intéresse plus particulièrement au contexte diasporique dans l'art, au traitement de l'histoire coloniale et postcoloniale, à la question des représentations et aux rapports entre fiction et archive. Ses derniers projets de recherche portent sur la notion d'hybridité au sein d'un corpus d'artistes contemporaines franco-algériennes et sur l'étude du contexte artistique, social et historique de « l'entre-deux ». En 2024, elle a travaillé en tant qu'assistante des programmes scientifiques pour AWARE – Archive of Women Artists Research and Exhibitions .Elle poursuit actuellement son parcours au sein du master Sciences et Techniques de l'Exposition à Paris 1. Sa pratique curatoriale se situe à la jonction de différents champs du monde de l'art, en dialogue avec la programmation et la médiation. Attachée à la dimension sociale de l'art et à son accès au plus grand nombre, Léna Kemiche est également engagée dans plusieurs projets associatifs et culturels locaux.

Colophon + affiche